Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 23

Artikel: Une ascension de montagne : [1ère partie]
Autor: Magnenat, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177187

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ce cadeau oblige; en l'acceptant, on est redevable d'une donation quelconque. Ainsi l'exige l'étiquette patagonne.

Le papier japonais.

De tous les peuples de la terre, celui qui peut-être fait du papier les emplois les plus divers est le peuple japonais. Il y a au Japon des imitations de cuirs maroquin en papier d'une perfection telle, qu'il est presque impossible de distinguer l'un de l'autre.

A l'aide de vernis de laque et de peintures adroitement façonnées, le papier, dans les mains japonaises, fait de belles et solides boîtes, des caisses à tabac, des boîtes à cigares, des selles, des tubes de télescopes, etc., même des vêtements aussi souples que l'étoffe du meilleur mackintosh.

Les Japonais ne se servent ni de mouchoirs de soie ni de mouchoirs de coton, mais bien de mouchoirs faits avec du papier; leurs serviettes, leurs torchons, tout est en papier. Selon l'usage auquel il est destiné, le papier est doux, mince, dur, épais, flexible, raide, d'une couleur jaunâtre, et toujours d'un bon marché sans exemple.

Les cloisons intérieures d'une immense quantité de maisons japonaises, tant épaisses soient-elles, sont en papier; la peinture leur donne toujours l'air d'écrans; les fenêtres sont garnies de transparents de tous genres faits en papier. Le papier entre dans la fabrication de presque toutes choses dans une maison japonaise. Qu'un marchand ait un paquet à attacher, il prend une bande de papier, la roule vivement dans ses mains, et en fait une espèce de corde presque aussi solide que notre ficelle de coton.

En résumé, le Japon ne pourrait exister sans papier, et, comme trait de mœurs caractéristique, l'importance que ce peuple attache au papier est si grande, qu'une mère ne mariera pas sa fille sans stipuler que le mari sera tenu de fournir à sa femme telle quantité de papier estimée nécessaire aux besoins de la vie.

Une ascension de montagne.

S'il prenait un jour fantaisie à la nature de passer son rouleau sur le dos de notre Suisse, et d'en faire une plaine aussi horizontale et aussi triste que la Russie, par exemple, je me demande ce que nous deviendrions, nous autres gens à vacances qui, à peine venues les belles semaines de juillet et d'août, prenons notre vol vers les Alpes, à la recherche des scènes sublimes, des fortes émotions et de ces mille et une petites aventures qui donnent tant de charmes aux souvenirs que nous conservons de ces voyages. Assurément nous serions bien malheureux, *nous*, c'est-à-dire tous ceux qui, comme vous et moi, ont l'humeur vagabonde, la passion de gravir les cimes, de côtoyer les précipices, tous ceux à qui procure de vives et pures jouissances la vue des beautés sans nombre de nos montagnes.

Je sais qu'il est beaucoup de personnes dans l'âme desquelles on chercherait vainement quelque vestige de ces sentiments, de ce besoin de jouissances, qui poussent tant de voyageurs à parcourir les Alpes, beaucoup qui ne comprennent pas et qui se font gloire de ne pas comprendre ce que l'on va chercher au sommet du Righi, au Pilate, à Zermatt, etc. Ceux-là, je les plains. Un habitant d'un village du pied de la dent de Jaman, homme instruit du reste, surtout dans l'art de faire valoir son argent, se vantait un jour devant moi de n'avoir jamais gravi Jaman. Ma foi, disait-il, je vous avoue que je n'ai jamais été assez fou pour m'éreinter à grimper là-haut; et pour y voir quoi? — Vous êtes pourtant heureux, j'en suis sûr, d'habiter une si belle contrée, de jouir d'une vue si belle sur notre Léman, sans même être obligé de sortir de chez vous? — Oui, c'est beau; on le dit, je le crois; mais, je vous le demande, au lieu de toute cette eau, s'il y avait là une chaude vallée couverte de vignes, cela ne vaudrait-il pas mieux!

A cet homme, je ne répondis rien. Il lui manquait un sens et je ne pouvais le lui donner.

Voilà, cher lecteur, les pensées auxquelles je m'abandonnais, un soir de juillet, il y a deux ans, pendant que le chemin de fer me transportait de Bienne à Thoune, auprès de deux amis avec lesquels je devais faire une excursion dans l'Oberland.

Ces amis, je les avais connus en Prusse, où, l'année précédente, nous avions suivi ensemble les cours de l'université de B. Là, tourmenté par le mal du pays, bien souvent en nous promenant dans cette immense plaine de sable qui entoure la ville, j'avais calmé un peu mes souffrances en parlant, à mes amis, de ma patrie, de ses beaux lacs aux eaux bleues, de ses montagnes, de ses neiges et de ses glaciers. Mes paroles leur avaient inspiré un grand désir de voir la Suisse, et un an après mon retour au pays, ils venaient d'arriver à Thoune où une dépêche inattendue m'avait invité à les rejoindre.

De mes deux compagnons de voyage, l'un Wilhelm de Saint-André, descendait d'une de ces nombreuses familles de protestants français qui trouvèrent un refuge dans l'électorat de Brandebourg, après la révocation de l'édit de Nantes. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, de taille élancée blond et rosé comme un Scandinave (sa mère était Suédoise), et aux traits délicats; de ses grands yeux bleus s'échappait un regard doux et rêveur. Le second, Carl Bernstorf, fils d'un banquier de B., était un peu plus âgé que Wilhelm et formait d'ailleurs avec lui un frappant contraste, par sa forte carrure, ses traits un peu massifs, ses yeux bruns et perçants. L'un et l'autre m'étaient devenus chers par les nombreuses qualités de leur caractère et de leur esprit.

Nous passâmes la soirée à élaborer un plan de voyage, et, sur mon avis, il fut décidé que le lendemain à huit heures nous prendrions le bateau à vapeur jusqu'à Neuhaus, pour visiter ensuite Interlaken, le Giessbach, Lauterbrunnen, le Staubbach, la Wengernalp, la Scheidegg, le Grimsel, la Furka, la vallée de la Reuss, le Righi et Zurich. Nous avions une quinzaine de jours à consacrer à nos excursions.

Le lendemain à huit heures et demie, nous voguions, en route pour Neuhaus. Le pont du bateau était encombré de voyageurs de toutes les variétés, de toutes les classes et de tous les pays. Aux secondes places dominait l'élément indigène. Aux premières, à certains caractères particuliers, on reconnaissait facilement des Français, des Allemands, des Russes et surtout des Anglais. C'est là que nous nous réfugions. Je laisse mes amis admirer tout à leur aise la belle contrée qu'ils voient pour la première fois, et vais m'asseoir tout à l'arrière du bateau, près de la roue du gouvernail, plus disposé à étudier les physionomies de quelques voyageurs qu'à contempler les beautés de la nature. Je ne tardai pas à remarquer que, si les regards de St-André étaient fixés tantôt sur les flots légèrement émus du lac, tantôt sur les montagnes voisines ou sur les neiges éternelles des hautes Alpes, de temps en temps ils se portaient dans une direction où n'étaient ni flots, ni montagnes. Tout près de la cheminée se tenait un Anglais, qui, debout et son Guide-Murray à la main, était occupé à trouver les noms des nombreux sommets qui nous entouraient. A ses côtés, je pouvais distinguer le profil d'une jeune fille assise;

par moment le vent soulevait son voile et laissait voir un charmant visage. Bientôt un troisième personnage s'approcha d'eux; c'était un guide; sa physionomie ne m'était pas inconnue et, en recueillant mes souvenirs, je crus revoir en lui Jacob Staehli, célèbre dans l'Oberland par quelques ascensions hardies et avec lequel j'avais eu l'occasion de gravir le Righi deux ans auparavant.

Je ne sais quelles explications le mylord voulut réclamer du guide; s'exprimant très mal en français et Staehli ne connaissant que deux ou trois mots d'anglais, avec quelque clarté que le voyageur crût s'exprimer, il lui fut impossible de se faire comprendre; l'impatience le saisit et je le voyais prêt à se fâcher tout de bon contre son guide qui probablement n'en pouvait mais, lorsque Wilhelm, à qui les trois langues sont familières et qui avait prêté l'oreille à la discussion, s'avança vers l'Anglais, lui dit quelques paroles et réussit à calmer l'orage.

L'intervention de mon ami n'avait pas été, je crois, entièrement désintéressée, car, tout en parlant, ses regards s'abaissaient à chaque instant sur la jeune personne dont j'ai parlé. D'abord celle-ci ne s'en aperçut pas ou feignit ne rien voir, mais au moment où Wilhelm saluait pour revenir auprès de Carl, elle daigna écarter un peu son voile, faire un léger mouvement de tête et jeter un coup d'œil sur lui. Je ne sais si ce fut une illusion ou une réalité, mais je crus voir les joues de Mademoiselle se couvrir instantanément du plus vif incarnat.

Après avoir débarqué et embarqué quelques voyageurs à Gouten, sur la rive nord du lac, le bateau venait de prendre la direction de Spieg, situé sur l'autre rive, au pied de la masse pyramidale du Niesen.

— Voilà, dis-je à Carl, la première montagne dont j'ai fait l'ascension.

— Comment la nomme-t-on!

— C'est le Niesen.

— Ah! c'est le Niesen! s'écrie Wilhelm. A-t-on une belle vue de là-haut?

— C'est une des plus belles vues des Alpes.

— Dans ce cas, ne pourrions-nous pas y monter aujourd'hui et aller demain à Interlaken?

Carl se rangea immédiatement à cet avis. Pour moi, j'avais conservé du Niesen des souvenirs trop agréables pour n'être pas disposé à le gravir de nouveau.

Le bateau s'est arrêté; déjà plusieurs voyageurs sont descendus, avant que nous ayons remarqué que Spiez et son château sont devant nous. Wilhelm nous tire vivement par le bras; quelques secondes après, nous sommes au rivage. Avant de m'éloigner des yeux je cherche l'Anglais et celle que je présumais sa fille, à la place qu'ils avaient occupée sur le bateau; je ne les y retrouve plus, mais en me retournant je les aperçois à une vingtaine de pas de nous. Ils vont donc aussi sur le Niesen, me dis-je; je comprends pourquoi Wilhelm a proposé un changement à notre itinéraire.

(*La suite au prochain numéro*).

On sait que la ville de Vevey possède depuis quelques jours des porte faix-commissionnaires. Cette institution a été très-bien accueillie par la population à laquelle elle rend déjà de véritables services. Dès leur début, ces commissionnaires n'ont pas cessé d'être occupés; ils font surtout de fréquentes courses dans les campagnes voisines, pour les nombreux étrangers qui habitent la contrée.

Nous apprenons que le directeur des commissionnaires de Lausanne et le directeur des commissionnaires veveysans viennent de s'entendre pour donner à leurs employés une petite fête, le dimanche 8 mai prochain. Les dix-neuf commissionnaires de Lausanne iront se joindre à ceux de Vevey, au nombre de quinze, et, après une petite collation, ils partiront ensemble pour Montreux, ou quelques réjouissances leur seront préparées. — Amusez-vous donc, braves porte-faix, et puissent les plaisirs de cette journée rendre vos fardeaux légers.

Le Comité central de la Société cantonale des chanteurs vaudois vient d'envoyer aux membres de cette société une circulaire dans laquelle, après avoir donné un résumé succinct de sa gestion en 1863, il témoigne comme suit, un désir qui, nous l'espérons, éveillera un écho sympathique parmi les sections de Lausanne et la population de cette ville auxquelles il paraît s'adresser tout particulièrement:

« Le Comité central, unanime, vous exprime aujourd'hui le vœu suivant: c'est que *nos quatre sections lausannoises, l'Union chorale, le Frohsinn, N.-Zofingen et l'Echo vaudois*, veuillent bien, dans une parfaite entente, se charger de la *fête cantonale en mai* 1865; nous croyons le moment venu de prouver qu'on peut former à Lausanne, aussi bien qu'ailleurs, un Comité local comme nous le voulons. C'est à Lausanne, sans aucun doute, qu'une fête de chant *convenablement organisée* aura toujours le plus de chances de réussir; cette ville populeuse est notre centre naturel, nous y avons tous quelques relations d'amitié ou d'affaires, et chacun à Lausanne tiendra à honneur de contribuer à effacer les derniers souvenirs d'un passé dont nous ne garderons que les enseignements. Offrons donc aux chanteurs lausannois ce que leur délicatesse les empêche de nous proposer, et leurs efforts combinés avec les nôtres consolideront toujours plus les bases de l'édifice pour la reconstruction complète duquel chacun de nous doit apporter sa pierre. Si nos amis de Lausanne accueillent favorablement cette ouverture, le Comité central leur promet d'avance son concours le plus actif. »

La jeunesse des écoles primaires de Lausanne aura enfin une fête. La première a eu lieu en 1850; espérons que la périodicité de cette comète tendra à devenir moins longue... 14 ans!

La distribution des prix aura lieu jeudi prochain, jour de l'Ascension, dans la cathédrale. — La bourse communale ne pouvant supporter la dépense énorme nécessaire à cette fête, une souscription publique est organisée pour offrir une collation à notre jeunesse studieuse.

C'est l'impôt communal augmenté de petits pains.

Il nous semble que, pour soulager encore davantage le trésor la population aurait dû fournir les prix, pour ne laisser à la charge de l'autorité que les discours d'encouragement.

Pour la rédaction : L. Monnet. S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.